

25 ans dans le noir

**Concours Nouvelles Noires
FIRN 2022**

La Fabrikulture félicite tous les participants et se réjouit du caractère international que revêt cette année le concours !

Je tiens à remercier chaleureusement :

Sylvie Castellan, Line Cross, Marie Faillat et Michèle Dross, les jurés conduits, de main de maître, par Lilian Bathelot.

Ayant participé à leur dernière réunion, je peux attester qu'ils ont gardé, malgré la lourde charge qui leur a été imposée, leur enthousiasme de lecteur.

Faut dire que les nouvelles de cette année étaient particulièrement bonnes !

À vous aussi, lecteurs, d'en juger !

Où il est question de grenouilles¹

Chères compagnes d'infortune,

Par nature, le concours littéraire ne peut être réellement juste.

La littérature, au grand dam des éditeurs, échappe à tout critère objectif d'évaluation de l'intérêt d'un texte.

On pourra toujours dissenter sur un roman, une nouvelle, produire des thèses de littérature, des chroniques, des critiques en quantité industrielle, on ne changera rien au fait que personne n'est vraiment capable de dire pourquoi une nouvelle le touche davantage qu'une autre, pourquoi elle entre en écho avec ses inclinaisons intimes.

Beaucoup font profession, du collègue jusqu'aux plus hautes élites, de la dissection de textes, comme d'autres de celle des grenouilles.

Ces derniers parviennent assez facilement à expliquer, en écorchant une grenouille morte, comment

¹ Réflexion de notre président adressée à ses complices du jury

elle parvient à sauter si loin grâce à l'organisation musculo-squelettique qu'ils mettent en évidence de la pointe acérée de leur scalpel sur les organes inertes, et qu'ils analysent, parfois brillamment.

Ils seraient en revanche bien en peine d'expliquer pourquoi la grenouille vivante a envie de sauter, à droite plutôt qu'à gauche, et surtout de dire pourquoi voir le saut d'une grenouille vivante, qui s'élance d'une feuille de nymphéa et atterrit dans l'eau à deux pas de là, l'emplit à chaque fois d'un plaisir minuscule qui pétille un instant dans son cœur.

Il en va de même de la dissection de texte, je vous laisse le soin de faire le parallèle à votre manière.

La difficulté de notre tâche de juré, compagnes d'infortunes, est que nous devons, non pas gloser sur la dissection des organes des textes pour en comprendre le fonctionnement, ce qui serait assez simple, mais bien d'évaluer, pour chacun, le plaisir, minuscule, immense ou nul, qui pétille un instant dans nos cœurs lorsqu'ils sautent dans l'eau de notre rétine..

Le plaisir de lecture est à mon sens le seul critère qui vaille dans notre délicate mission de jurés et je laisse les savantes explications à d'autres.

On l'a compris dans mes élucubrations, pour moi, les critères de virtuosité dans la construction et la dextérité dans le maniement de la langue ne pèsent pas assez pour contrebalancer le critère du plaisir, par nature difficile à expliquer, que procure, parfois un texte, même bancal dans sa construction et à la syntaxe approximative.

Mais je laisse évidemment à chacune d'estimer quel poids doivent peser les critères techniques (dont je fais, moi, peu de cas) dans leur classement.

Bien du plaisir à toutes !

Lilian Bathelot*

*

Cracheur de feu, professeur de philosophie, intérimaire d'usine, de la distribution ou du bâtiment, romancier, champion de tir, scénariste, mordu de varappe, réalisateur... Les contrepieds du parcours de Lilian Bathelot nourrissent une écriture naviguant entre littérature (Métailié, J'ai Lu), littérature jeunesse (Albin Michel), roman noir (La Manufacture de livres, Jigal), science-fiction (Pocket imaginaire) et quelques crochets par le théâtre. Plusieurs de ses ro-

mans ont été largement salués par la critique, les libraires, de nombreuses sélections dans les prix littéraires et sont disponibles en édition de poche depuis quelques années.

Pour découvrir sans cesse de nouveaux territoires de jeu, il change de genre à chaque nouvelle production littéraire, et la diversité de son œuvre déroute. Le fil rouge en reste une peinture sociale qui fait la part belle aux lumières de l'humanité de personnages choisis parmi ses semblables, les gens simples, par opposition aux ombres de la civilisation industrielle qui fait l'objet d'une critique acerbe mais jamais manichéenne.

Catégorie Jeunes

Choc en retour

Lucy Bureau Ducroux – 9 ans 1/2

Nous sommes en 1997, au mois de décembre. Cela fait maintenant 25 ans que Monsieur Quentin gagne chaque année le prix du meilleur chocolat noir. Monsieur Quentin est gros, a les cheveux plats et les jambes toutes fines, si fines qu'on se demande comment il tient debout. Il est très méchant et égoïste. Beaucoup de personnes voulaient gagner ce concours, mais le prix était toujours remis à Monsieur Quentin. Sa chocolaterie avait exactement quatre portes à l'avant et à l'arrière. Il y avait une grande cheminée, plus grande qu'un géant de laquelle s'évaporaient une épaisse fumée à l'odeur de chocolat. Celle-ci attirait chaque jour les villageois et les mendiants. Quand Monsieur Quentin allait à sa chocolaterie, il passait devant eux et parfois, il jetait à un mendiant 3 centimes. Celui-ci le remerciait toujours avec un sourire mécontent.

En janvier, un événement horrible arrive. Monsieur Quentin est retrouvé mort dans sa chocolaterie. La détective XYZ est tout de suite prévenue. Car c'est

toujours elle qui résout les énigmes les plus difficiles. La détective est fine, porte des lunettes et amène toujours sa petite grenouille avec elle sur sa petite épaule. Elle est souriante et aime rigoler. Tout le monde l'adore. On peut lui faire confiance. Elle arrive sur le lieu du crime. En quelques instants, en regardant le corps de Monsieur Quentin, elle remarque qu'on l'a tué avec un couteau. Elle porte immédiatement un soupçon sur deux personnes. Il s'agit de Monsieur Mornet et de Madame Latta car ils terminent toujours à la 2ème place et se bagarrent avec Monsieur Quentin à chaque concours. La détective XYZ demande à Monsieur Mornet ce qu'il a à dire. Il réplique :

— Je suis totalement innocent, je ne l'ai pas tué, je suis totalement sincère s'il vous plaît, croyez moi je ne l'ai pas tué...

Mais elle ne le croit pas. La détective interroge à son tour madame Latta pour savoir si elle a de meilleures réponses. Elle commence :

— Je ne savais pas que quelqu'un allait assassiner ce méchant homme, mais je vous promets, je ne n'ai pas de couteau sur moi vous pouvez me fouiller.

On fouille madame Latta et aussi Monsieur Mornet mais pas de couteau... Toutefois, l'inspectrice remarque une trace rouge sur la manche de sa chemise. Un silence. Monsieur Mornet devient blanc comme

un drap, ses yeux se fixent... Il ne bouge plus. Il se met à bégayer et il explique qu'il a mangé un sandwich avec du ketchup et qu'il a dû se tacher à ce moment-là.

En regardant Monsieur Mornet pour voir s'il ment, son regard est attiré par un détail derrière lui. Ce sont des traces, des petites gouttes de sang devant l'entrée principale qui mène à l'extérieur de la chocolaterie. En les suivant, la détective XYZ sort de l'usine et arrive devant un mendiant qui semblait hors de cause. Il a les mains dans le dos. Elle lui demande de les lui montrer, mais le mendiant refuse. Au bout d'un moment, il les lui présente. Celles-ci sont tachées de sang et de chocolat. Il commence à expliquer en pleurant :

— Cette chocolaterie était à moi, à moi ! Quand Monsieur Quentin est arrivé il a volé mes recettes de chocolat noir, il m'a volé ma chocolaterie. On m'a oublié et voilà... Je... je l'ai tué.

La détective XYZ arrête le mendiant pour le mettre en prison. Il y reste très longtemps, et c'est la prison connue pour détenir le fabricant du chocolat noir le plus mortel...

Catégorie Adultes

Premier prix

Les papillons du Luxembourg

Nicole Jammes

Passé le Panthéon, en bas de la rue Soufflot, tout là-bas, le jardin du Luxembourg.

Jusque-là le chemin est minéral, pas un arbre, du gris, encore du gris, des stries blanches et des zébras. Et pourtant c'est vivant, tout bouge et se déplace.

Enfin la fontaine Soufflot et les premiers arbres qui jaillissent des trottoirs et des grilles. Chant d'oiseaux. Et toujours le ruban mouvant des humains qui se pressent, qui s'empressent. Puis là, après le kiosque à journaux, entre Médicis et Vaugirard, le flot se tarit, s'agglomère, se distend.

Sur les grilles du jardin, l'exceptionnelle expo du «Lubitel d'Or».

Méga évènement après l'exposition coup de poing du *dernier Festival Visa pour l'Image de Perpignan*. CARBON PRETIER a toutefois dépassé les attentes. Autant pour Visa il a témoigné, sans fioritures et de façon brute du quotidien des gens de la rue dans un

format poster, ce qui se donne à voir là est fantastique. Toujours du noir et blanc bien sûr, mais dans un format 80 x 120. CARBON est repassé par la chambre noire et a eu la géniale idée de reprendre la brutalité des sujets en la sublimant par des surexpositions, des jeux intelligents d'ombres, des hyper-contrastes, des floutages et des atmosphères démentes. Du Grand Art !

L'esthétisme des photos interpelle la foule. Sans être forcément spécialistes ou amateurs éclairés, les passants sont littéralement aimantés par ces portraits de clochards qui offrent un témoignage cru de notre société.

Avachi sur un banc face à l'un de ces portraits, Antoine, clochard qui n'a rien de magnifique, s'absorbe dans une vision de lui qui lui donne le vertige. Il reconnaît le lieu où il tendait sa sébile entre la Sorbonne et le musée Cluny. Il ne se souvient pas d'avoir participé de quelque façon à cette prise de vue ; Il n'a rien vu. Et là, il se découvre sans vraiment se reconnaître. C'est beau, mais derrière la beauté du portrait, il perçoit surtout la déchéance. C'est ça qui lui saute aux yeux, qu'il réalise. C'est si abrupt. Comme les vieux qui ne voient la vieillesse que sur la figure des autres.

Il est profondément ému. Sur son visage figé dont les yeux usés baignent dans de vieilles humeurs, un cristal limpide vient de sourdre de ses lourdes paupières et vibre jusqu'au bout de ses cils où un rayon de soleil impudent le cueille avant qu'un coup de mouchoir douteux ne l'éponge. Antoine se redresse sur le banc et porte son regard vers le tableau suivant où il découvre son ami Jacquot, couché sur son banc en bord de Seine, abandonné, absent au monde. Antoine vacille... ce n'est pas que lui... c'est son monde qui est pris à partie. Qui est épinglé là sur les grilles du Luxembourg.

Là, c'est la violation de l'intimité qui lui saute à la conscience. C'est de ça qu'il s'agit. Une transgression de leurs pauvres vies déjà bien exposées. Mais où donc se terrer ? Il rassemble ses forces, ramasse son sac informe et se lève pour parcourir le reste de l'exposition. Un pressentiment soudain. Il veut vérifier qui a été traqué, braqué, qui est exposé encore. Qui il reconnaît...

Et effectivement, il se revoit plus loin. Nouveau vertige. Il était plus jeune, il avait encore la veste des descentes en enfer. Et la bouteille. Putain de bouteille. Il aimerait tant s'en envoyer une bonne giclée, là, tout de suite. Il en a besoin. Il crispe les poings dans ses poches et avance péniblement vers... Jo... Michel, heu... l'autre qui travaille du côté de Notre

Dame. Puis Gigi la belle de nuit... son amie la blonde. Les bas maillés, les robes exposant des chairs échappées, non contenues...

C'est fou comme c'est glauque quand on retire la vie d'un visage, qu'on enlève la voix gouailleuse, le sourire en coin, le geste plein d'émotion, tout ce qui fait qu'on est, quoi !

Longeant Vaugirard, Antoine remonte péniblement vers Saint Germain. Voir Michel ! Lui dire, vite !

Son gosier est sec, il voit trouble et son cerveau tourne à vide puis à plein, de façon insensée. Sous un porche, près d'Odéon, il s'envoie une rasade pour pouvoir continuer à avancer, pour s'éclaircir l'esprit, pour arriver à mettre le doigt sur un détail dérangeant qui se cache derrière les terribles reflets qu'il vient de voir.

Lubitel d'or, Carbon Pré... CARBON PRETIER !

Bordel ! C'est pourtant pas un détail ça ! Ça s'oublie pas ça, même après 25 ans ! C'est le sens même de sa putain de vie, de son enfer !

C'est Michel qui le sort de sa confusion en le hélant.

— Holà frère ! Tu vas pas me faire une apoplexie là ?

— Viens ! J'attendais justement un ami pour boire un coup.

Antoine a besoin de son pote pour l'accoucher de la nouvelle. Il s'embrouille, il bégaye, il se reprend. Il boit jusqu'à ce que Michel lui reprenne la bouteille

pour boire à son tour. Et là, lentement d'abord, le récit émerge atone :

— Le kiosque, les grilles, le banc, les portraits ; le débit s'accélère, la salive se compacte à la commissure des lèvres, le ton qui avait été régulier s'emplit d'une émotion palpable.

La gorge nouée, Antoine souffre à émettre les sons, manque d'air. Devant le regard ému de Michel, il se ressaisit.

— T'inquiète, je vais pas pleurer. Donc je t'ai vu, en photo. Avec ta grosse écharpe... T'as la tête baissée et tu comptes l'argent dans ta main. Me semble que t'es près du métro, ta place à l'abri ... peut-être c't'hiver.

Vingt photos de nous et d'autres. Même les copines de la nuit. Et plein de monde qui passe, qui s'arrête et qui mate. Plein, oui plein. Et en plus c'est beau.

C'est en comité que certains de nos modèles se pointent quelques jours plus tard rue de Médicis. Comme les nombreux chalands ils musent, le nez en l'air, s'attardant devant chaque portrait et commentant. Reflets couleur de leurs alter-egos suspendus, la rue qui regarde la rue, l'exposition qui est en marche, les portraits qui se font la malle.

Cela crée un certain désordre, une confusion sur le vaste trottoir où les passants et les touristes inquiets ou amusés s'écartent, échangent des regards, s'interrogent surpris.

Deux gardiens de la paix ne tardent pas à venir pour rétablir l'ordre.

Gigi la rebelle, en porte-parole, explique que c'est un mouvement légitime d'intermittents du spectacle venus se rendre compte de leur exposition de modèles. Les gardiens interloqués semblent comprendre qu'effectivement, ces gens hors cadre et hors norme figurent bien sur ces grilles. Cela crée une hésitation mais aussi une soudaine forme de respect dans leurs manières d'interpeler nos «modèles». Et c'est avec politesse qu'ils leur enjoignent de ne pas trop gêner le flux des passants et de ne pas vociférer trop fort pour ne pas nuire à l'ordre public.

Gigi leur explique encore que leurs réactions sont dues à la surprise de se découvrir là et au fait qu'ils n'ont pas été conviés au vernissage, ce qui relève d'une grossièreté et d'un irrespect total. Elle affirme qu'en tant qu'artistes, ils n'ont pas reçu de prestations pour le droit à l'image ni leurs parts sur les gains dégagés par Monsieur CARBON PRETIER, ce qui ne manque pas de les mettre quelque peu en colère.

Les agents médusés écoutent et opinent aux dires de cette dame qui ne manque ni d'aplomb ni d'à-propos. Ils n'ont pas fait de droit, il leur faudrait en référer ; ou se taire, car la bande d'énergumènes se dirige en désordre vers l'entrée Est du jardin.

D'un pas jumeau, le dos bien droit et la main sur le tonfa, les serviteurs de l'ordre reprennent leur ronde dignement, satisfaits de ne pas avoir eu à en découdre et d'avoir résolu à bon compte une affaire qui aurait pu les mettre dans l'embarras.

Sous le couvert des arbres, les «artistes» font un point sur le sujet. Revient sur le tapis le nom du photographe. Il n'a pas toujours été que photographe.

Gigi s'effondre. Elle se rappelle comment elle, secrétaire, a été renvoyée pour faute grave. Plusieurs retards puis une absence quand sa petite Lila est rentrée à l'hôpital... et qu'elle y est morte. Aucun argument n'a pu ébranler ce salaud. Au moins enlever la faute grave. Virée, aucun droit, aucune aide, la chute libre. Aucune consolation n'est possible. Antoine dit que lui ça a été pendant les grèves... pas de métro. Des courses à travers Paris sur sa bicyclette pour rien. Des retards, encore des retards jusqu'au jour où ... et là, sa femme partie avec les enfants, plus d'argent pour le loyer... la rue, l'enfer.

Un autre, un boiteux, raconte comment il a été cassé par un fou qui l'a happé sur un trottoir... mauvais procès... perte d'emploi... déclassé, marginalisé, là quoi !

Et tous, oui tous parmi les douze, treize qui sont là et ont réagi, et bien à un moment ou un autre ils ont

croisé la route de ce fichu CARBON PRETIER ! Et tous, oui, tous ceux qui sont là figurant magnifiquement sur ces grilles, épinglés comme les papillons morts d'une collection morbide, d'un cabinet de curiosité, ont été victimes d'une façon ou d'une autre de ce psychopathe. Puis épinglés avec art.

Le soir les renvoie seuls et ivres vers leurs quartiers çà et là dans la capitale.

Quelques jours plus tard, le kiosque à journaux du Jardin du Luxembourg ne désemplit pas. Chacun veut savoir ce qu'il est advenu de cet artiste majeur qui a su si bien traduire la souffrance de la rue. Un humaniste sans doute.

Les UNES annoncent grassement, à l'unisson, le décès étrange du photographe CARBON PRETIER. Une enquête est, bien sûr, diligentée et son corps aurait été trouvé dans la chambre noire de son studio, arrosé de produit révélateur photo. Flash !

Deuxième prix

Prochaine sortie

Jean-Pierre Beaufile

— Alors Madame, on m'a transmis vos radiographies, nous savons maintenant d'où viennent vos douleurs. Je vous préviens, vous allez être surprise.

— Vous m'inquiétez, docteur...

La deuxième voix, c'est celle de ma mère. Elle m'arrive directement d'en haut, avec de l'écho et quelques vibrations. En comparaison, les autres voix me parviennent assourdis ; j'ai parfois du mal à comprendre ce qu'elles disent, mais à force, mon oreille s'est exercée. Cela fait maintenant six mois que ma mère se plaint d'une gêne, d'une sensation de lourdeur, mais depuis quinze jours, la gêne a fait place à des douleurs qui l'ont amenée à consulter. La première voix est celle de son médecin.

— Eh bien Madame, vous êtes enceinte.

— Quoi ?

Là pour le coup, tout ce qui m'entoure s'est mis à tanguer.

— Attendez Docteur, on va faire une petite mise au point. Je viens d'avoir soixante ans et je n'ai eu, dans ma vie, qu'une seule relation – non consentie – avec

un homme. La date est facile à retenir, c'était pendant le réveillon du jour de l'an, en 1997. J'avais un peu trop bu, et un type en a profité. Voilà. Pour tout dire, je n'ai jamais été attirée par les hommes, ni par le sexe en général, d'ailleurs. Alors, moi enceinte...

La voix de ma mère est montée dans les aigus, je déteste quand elle se met en colère.

— J'allais y venir, Madame. Je conçois que cette annonce soit troublante. Vous faites partie des très rares cas de femmes porteuses d'un fœtus momifié, ce qu'on appelle un lithopédion, et qu'on pourrait traduire par «enfant de pierre». C'est le résultat d'une grossesse extra-utérine. Le fœtus se fixe quelque part dans l'abdomen et se développe, parfois jusqu'à son terme. Mais faute de pouvoir être expulsé, il finit par mourir. La plupart du temps, la grossesse extra-utérine est détectée, ou bien le fœtus décédé se résorbe, mais certains se momifient, et peuvent n'être découverts qu'après plusieurs dizaines d'années. Le record doit tourner autour de soixante ans, si ce que j'ai lu est exact.

La respiration de ma mère s'est accélérée et moi, je me recroqueville. Je décortique chaque mot, j'ai à la fois envie et peur de comprendre. La voix de ma mère est redescendue de quelques demi-tons.

— Vous l'avez vu à la radio ?

— Oui, Madame. Nous ferons peut-être un scanner ou une IRM avant l'intervention, pour avoir précisément où se trouve le fœtus, s'il est adhérent aux organes voisins... mais la radio suffit pour le diagnostic.

— Il va falloir m'opérer, on ne peut pas procéder autrement ?

— Non Madame, il n'est plus dans l'utérus, il est à l'intérieur du ventre, sans possibilité de sortie par les voies naturelles. Il faut donc obligatoirement opérer. J'ai longtemps cru que ma vie dans le noir était la seule possible – évidemment, quand on ne connaît rien d'autre. Et puis j'ai appris mes premiers mots, d'abord en écoutant ma mère, puis les autres voix, plus lointaines. J'essayais de les imiter, mais ma bouche était remplie de liquide et je ne pouvais pas articuler. Outre les mots, j'entendais aussi des sons et en combinant les deux, j'ai fini par me faire une idée de ma situation, et comprendre qu'il existait d'autres formes de vie. J'ai eu plus de mal avec la notion de temps – pas facile de penser le passage des jours quand on ne connaît que la nuit.

— J'ai donc porté un bébé. Pendant vingt-cinq ans...

— Oui Madame. J'imagine le choc que ce doit être. Avant de vous recevoir, j'ai informé la psychologue

de la clinique, vous pourrez la rencontrer juste après cette consultation, si vous le souhaitez.

— Dites-moi docteur, cet enfant... ce fœtus... il s'est développé pendant combien de temps ? Je veux dire... quel âge avait-il à son décès ?

— Selon la radiologue avec qui j'en ai discuté, si l'on se fonde sur la longueur des fémurs, il était à terme.

— Oh, mon Dieu...

Parmi les bruits venant de l'extérieur, j'ai vite appris à reconnaître la musique. Ma mère en écoutait beaucoup. Je fermais les yeux et me laissais flotter, le temps suspendu et j'étais bien. Un jour, sans que je sache pourquoi elle a cessé d'en écouter. J'ai longtemps regretté mes petites chansons, c'est peut-être là que j'ai commencé à baisser les bras. J'ai arrêté d'explorer ma caverne – de toute façon, j'en avais fait le tour. Je n'écoutais plus les bruits du dehors. Je captais encore le goût de ce que mangeait ma mère mais n'y attachais plus d'importance et après, je somnolais pendant des jours. J'étais d'ailleurs de plus en plus rarement éveillé. Au début, les émotions de ma mère me parvenaient, transportées par le sang d'après ce que j'ai compris. Je ressentais son plaisir, sa tristesse, sa colère, ses peurs surtout, qui m'arrivaient par vagues. Finalement, cela aussi s'est tassé et il n'est plus resté que de l'indifférence.

— Docteur ? Je vais poser une question vraiment idiote, mais... il n'y a aucune chance qu'il soit encore vivant ?

— Non Madame. On le voit bien sur les radios, il est entièrement calcifié. Un bloc de Pierre.

— Mon Dieu...

C'est vrai que j'ai de plus en plus de mal à bouger mes membres. J'ai toujours été assez comprimé, dans ce ventre, mais au début, j'arrivais tout de même à me retourner, à allonger mes jambes... Maintenant, mes articulations sont bloquées et mon cœur bat de moins en moins vite. Je le sens au passage du sang dans mes tempes, mon cerveau s'engourdit. Je comprends plus certains mots.

Est-ce que je pourrais le voir quand vous l'aurez sorti ?

Si vous le souhaitez, oui. Depuis des années, la loi autorise même à lui donner un prénom et à organiser des obsèques, voire une cérémonie religieuse. Si vous êtes croyante.

Je n'irai pas jusque-là. Qu'en faites-vous, si on ne le reprend pas ?

Et bien c'est un peu dur à dire, mais un fœtus momifié est considéré comme un déchet organique, il est incinéré et ses cendres dispersées. Si vous l'autorisez, l'incinération peut être précédée d'une autopsie.

— Est-ce que je pourrais le voir quand vous l'aurez sorti ?

Après ces quelques mots, j'ai cessé d'écouter. Mon cerveau s'est emballé, mon pauvre cœur a battu plus vite. Je vais sortir d'ici, déployer mes membres ankylosés, ouvrir grand mes yeux à la lumière et plonger dans un tourbillon de couleurs, une symphonie de sons, toucher, goûter, sentir tout ce que la vie mettra sur ma route jusqu'à mon dernier souffle ! Et surtout, je vais voir ma mère, elle me prendra dans ses bras, je me blottirai contre elle et je lui raconterai toutes ces années vécues sans qu'elle le sache, au plus profond d'elle.

J'ai vingt-cinq ans. Et je vais enfin naître !

Vingt-cinq ans à attendre.

Vingt-cinq ans à languir.

Vingt-cinq ans dans le noir.

